

Rodéo

Il est tard. Un message de Chamot, qui aurait un projet artistique à me proposer vient troubler mon ennui. J'accepte de le voir le lendemain au café. Comme à son habitude, Chamot me sort le grand jeu. *Blablabla ton travail artistique est magnifique. Blablabla j'aimerais que tu poses pour moi pour une série de photos. Blablabla je voudrais te permettre d'exposer ton travail cette année. Blablabla tu es une avant-gardiste. Blablabla tu es de loin la plus belle femme que je n'ai jamais rencontrée. Blablabla je veux t'aider à exposer très bientôt. Blablabla il y a un projet dans lequel tu as tout intérêt à t'inscrire. Blablabla je soutiendrai ton dossier. Blablabla il faut que tu te montres Sarah. Blablabla tu ne peux pas rester dans ton coin. Blablabla il faut que tu me fasses confiance. Blablabla tu devrais mettre une jolie robe, et assister à tous les vernissages de la ville, avec moi, te montrer. Blablabla il faut que tu uses de ton charisme. Blablabla tu fais peur aux hommes et aux autres artistes. Blablabla tu ne leur arrives pas à la cheville. Blablabla j'adore comment tu écris. Blablabla il est temps que tu brilles à ta juste valeur...*

- Merci, merci, merci ! Écoute Chamot, tu as bien compris qu'en ce moment je suis chargée, non ? Entre BB, l'écriture du journal, et Musashi, ça envoie du lourd, là ! Ecris-moi donc le projet, on gagnera du temps !
- J'ai un cadeau pour toi !

L'image encadrée est une photo de moi à Acoeur, prise à mon insu, sur laquelle je fais une vilaine grimace, entre deux bouchées de pastèque, devant *Love you True*. L'objet

poussiéreux devait être accroché chez lui un certain temps. Nan mais quelle horreur !

- Merci.
- C'est ton plus beau sourire.

Chamot est bigleux. Je lui demande de vérifier si c'est bien mon plus beau sourire. Il prend le cadre à pleines mains, et colle carrément son nez à la vitre, complètement miraud. *Si, si, tu es sublime, je t'assure ! Tu ne le vois pas, mais nous, si !* Je trouve l'image à chier. Cadrage, instant, modèle, couleurs cramées, lumière. Je me garde bien de lui dire. *Mais fuck, mais qu'est-ce que je fous là ?* J'aime boire un café de temps à autres avec le Chamot, une fois par semestre, mais pas plus. Lui, toujours très curieux de comment va ma vie, de savoir où j'en suis, il sait que je réponds volontiers aux questions. Moi, je me réjouis de pouvoir balancer tout ce que je traverse, à l'oreille de celui qui ne se souvient jamais de ce que je lui dis. Chamot a 70 ans, le cul pincé, et une mémoire de poisson rouge. Ce qu'il aime, c'est que je fasse spectacle, que je lui fasse spectacle. Il est passé plusieurs fois à *Acoeur*, m'écouter jouer du piano, tendre l'oreille, m'encourager. Je pouvais tout lui partager, exposer en détails mes questions les plus intimes, mes mouvements psychologiques, sûre que le Chamot en aurait aussitôt oublié le souvenir. Idéal. Mais venait toujours le moment où il me donnait des conseils sur ma façon de faire de l'argent, de me tenir en public, de m'habiller, m'encourageant à tirer profit de mes avantages physiques, de ma silhouette. *Il faut faire payer l'entrée, cher, très cher. Tu dois reconnaître et imposer ta valeur. Tu dois sélectionner ton public, apprendre à te faire respecter,* mais sans lui-même mettre plus de 20 centimes dans la boîte alors qu'il restait des

heures. Comme tant d'autres, il m'avait plusieurs fois fait le plan VIP, *Sarah, tu ne peux pas accepter tout le monde ici ! Il faut que tu fasses une liste, que tu cibles ton public ! Il faut sélectionner !* Et je lui répondais invariablement, *Chéri, c'est bien parce que j'accepte tout le monde ici que tu es confortablement installé dans le canapé !*

Depuis notre rencontre à *Acoeur*, il me tanne avec son désir de projet photo, *Je voudrais que tu poses pour moi, en parfaite inconnue*. Toujours le même fantasme, me photographier sur le parking découvert du dernier étage d'un immeuble art-déco, en présence de Thierry Lombard, tenant une ombrelle au-dessus de ma tête. À chaque fois cette même accroche foireuse, aussi maladroite que créatine, « en parfaite inconnue ». Chamot est persuadé que mon refus de me prêter au jeu tiendrait à ma timidité, que j'aurais peur que l'on me reconnaisse, alors que c'est bien l'idée de faire comme si ce n'était pas moi, mais une « parfaite inconnue », qui me coupe tout élan et tout désir de jouer avec lui.

Dans la soirée, il sollicite un autre rendez-vous, *Au plus vite*, pour être plus précis sur ses propositions. Je reste de marbre et réitère mon invitation à m'écrire sur le sujet. *On gagnera du temps*. J'insiste, *Écris-moi Chamot, ce sera plus simple pour moi*. Il me promet de s'y coller, dans les prochains jours.

- Bonjour.
- Bonjour Docteur.
- Alors ?
- Olala, hallucinant !
- Je vous écoute.

- Il s'est passé qu'un ami artiste s'est trouvé interné de force à l'hôpital psychiatrique. Musashi. Par sa femme. Terrible. Je suis allée le visiter, lui proposer de me désigner personne de confiance.
- Vous le connaissiez ?
- Oui, je viens de dire que c'était un ami artiste. J'ai travaillé en sa compagnie plusieurs mois à *Acoeur*. Il est particulier, mais très paisible.
- Particulier ?
- Oui, il est branché énergie sacrée, spiritualité. Il crée de superbes kaléidoscopes, fait du macramé, joue de la musique, des tablas, de la flûte, d'où mon inquiétude.
- De quoi vous inquiétez-vous ?
- Le malheureux est japonais, et ne parle pas un mot de français. Alors, entre le problème de communication lié à la langue, les singularités d'un artiste-spirite que l'on pourrait aisément considérer comme délirant, sa non-connaissance de la culture française, et du système médico-social-psychiatrico-judiciaire, et la réalité de l'état de notre système de soin complètement foireux, celui de la psychiatrie en particulier, et le peu de temps qu'on accorde à celui à qui il faudrait justement accorder du temps, il risque sa vie là !
- Personne ne vous demande de prendre à charge tous les malheureux du monde.
- Oui, merci, je sais. Seulement là, c'est danger de mort !
- C'est à dire ?
- Mort psychique, mort sociale ! Entre la camisole chimique, l'enfermement, la médication à outrance et l'isolement, c'est du lourd, c'est très risqué, il faut agir vite et bien !
- Pourquoi ne pas laisser à l'hôpital le soin de s'en charger ?

- Avez-vous déjà mis les pieds à l'hôpital psychiatrique de Saint-Égrève docteur ? Si vous saviez combien de personnes j'ai rencontré, à Grenoble en particulier, internés par leurs proches dans ce même hôpital, pour une crise passagère, morale, un bad trip, un état dépressif, qui sortent diagnostiqués « malades », à vie, et considérablement défoncés. À qui l'on dispense invariablement les mêmes « soins » : camisole chimique, pilules, traitement lourd, à vie. Sans prendre le temps, sans dialogue, sans confiance.
- Les médecins généralistes délivrent aussi ce type de traitements.
- Oui. Carrément. Beaucoup. Et alors ?
- ...
- Nan mais sérieux ! Personne à l'hôpital ne lui a fait connaître ses droits, notamment celui de désigner une personne de confiance, qui traduirait, interpréterait, expliquerait, rassurerait ! Ça fait 10 jours déjà ! Et il n'a toujours pas été entendu !
- ...
- Son anglais est aussi médiocre que celui de l'équipe soignante, c'est un vrai massacre.
- Que pensez-vous pouvoir faire ?
- Il m'a désignée personne de confiance. C'est d'écoute, de dialogue, de confiance et d'amour dont il a besoin, d'une présence !
- Vous n'êtes pas Mère Teresa.
- Oui, merci, j'avais remarqué !
- Qu'espérez-vous ?
- Lui éviter le pire, le faire sortir, libre.
- C'est au médecin psychiatre d'en décider.

- C'est bien pour ça qu'on nomme des personnes de confiance. Pour ne pas laisser le médecin psychiatre ou quelque docteur que ce soit le soin de décider sans le concours du patient, sans prendre le temps de s'entendre.
- Très bien, vous soutenez votre ami.
- J'ai contacté l'ambassade du Japon, selon son désir. Je leur ai demandé d'aller le visiter, de faire acte de présence.
- Et ?
- Ils étaient réticents, ils ne l'avaient jamais fait, mais je leur ai expliqué que Musashi avait besoin de leur aide, qu'ils étaient les seuls à pouvoir changer la donne, qu'une simple visite suffirait à débloquer la situation, qu'ils devaient m'aider à l'aider, qu'il s'agissait d'une première hospitalisation, d'une erreur, d'un malentendu, que l'heure était grave, qu'il fallait lui éviter le pire. J'ai insisté.
- Il y a beaucoup de « que » dans ce que vous dites...
- Comment ?!
- L'ont-ils fait ?
- Oui ! Ils se sont déplacés ! Ils l'ont fait ! Ils sont venus ! Hahaha ! C'est énorme ! Imaginez la tête de l'équipe soignante face à l'ambassade du Japon en personne !
- ...
- Et grâce à la visite de l'ambassade, j'ai obtenu un rendez-vous avec le médecin psychiatre sur le champ !
- Vous l'avez rencontré ?
- C'est demain.
- De quoi avez-vous peur ?
- J'ai dit que j'avais peur ?
- ...
- J'ai peur qu'on le cachetonne sévère, qu'on lui défonce la gueule. J'ai peur qu'il lâche, qu'il bascule.
- Pourquoi basculerait-il ?

- Comment ne basculerait-il pas dans de telles conditions ?
- C'est à dire ?
- On parle d'un homme qui a perdu ses proches après le désastre de Fukushima, qui a vu se jouer une manipulation de masse carrément mortifère. La propagande d'un état fou qui répétait en boucle qu'il n'y avait aucun souci à continuer à s'alimenter comme avant. Que tout était sous contrôle.
- Tous les états sont fous.
- C'est un homme qui n'a plus confiance.
- ...
- Comment ne pas paniquer face à l'autorité totale dont il est victime à présent ? Alors qu'il est interné de force, ne sait même pas pour quelles raisons (sinon que sa femme l'a demandé), et à qui l'on ne dit rien depuis 10 jours déjà !
- L'hôpital a l'habitude de ce genre de situation...
- Je ne crois pas, non.
- Pourquoi ne pas leur faire confiance ?
- Imaginez un instant que si mon ami entrait en état paranoïaque, cet état passager soit considéré comme une maladie à traiter à vie ? Imaginez qu'il soit mis sous contrainte de soin pour les deux années à venir ! C'est trop risqué ! Et puis, comment même pourrait-il faire confiance à une institution qui ne parle pas, n'écoute pas, ne relationne pas, alors que cette même institution a tous pouvoirs et décide de sa santé mentale, de sa liberté, de sa vie ?
- Vous êtes stressée...
- Mais combien de temps ça fait que vous n'avez pas mis un pied à l'hôpital psychiatrique, docteur ?!
- Très bien... On va en rester là pour aujourd'hui.
- Non ! Vous ne m'avez pas demandé comment je me sentais aujourd'hui !

- ...
- ...
- Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?
- Je me sens comme un ballon de basket gonflé à bloc que personne n'a envie de se prendre dans la gueule.

À 20 ans, j'ai eu la chance de trouver, pour accompagner et superviser mes vertiges existentiels, un médecin psychiatre psychanalyste qui ne m'a jamais prescrit aucun médicament. Vincent avait très tôt choisi d'oeuvrer en libéral, en tant que psychanalyste, clairement antipsychiatrie. Contre la camisole chimique ou sanglée, contre l'enfermement, la médication, contre le diagnostic, *Tout aussi enfermant*, disait-il. Puisque nous traversons tous différentes épreuves, crises, tout au long de notre vie ; puisque nous éprouvons différents états et dynamiques psychiques, émotifs, mentaux, physiques, spirituels, tout au long de notre vie ; et puisque nous ne sommes pas les mêmes à 20 ans qu'à 40, ni même d'un jour à l'autre ; il n'était absolument pas question, pour lui, de me laisser entendre que mon trouble puisse être une maladie, ni que je me réduisais à ce trouble, et encore moins qu'il durerait toute ma vie. Si j'avais été internée de force à 20 ans dans le même hôpital psychiatrique que Musashi, j'aurais reçu ce même traitement d'attaque, (camisole chimique) que tous les patients reçoivent, quel que soit leur trouble. Aux vues de ma sensibilité aux produits, et de ma sensibilité tout court, j'aurais certainement bien perché. Engluée, appesantie. Aux vues de ma personnalité, je me serais certainement révoltée au bout d'un moment, face aux conditions de « soin » des « malades », ma colère entraînant certainement une deuxième dose d'anesthésiant, voire une deuxième dose et la mise à l'isolement. Niée, épuisée, impuissante, sidérée, j'aurais, sans aucun doute, basculé. J'aurais joué ma dépendance : *Oui*

docteur, aidez-moi à éteindre ce qui (me) dérange tant. Et pilules, et injections, et drogues. À vie. Comme tant d'autres. Je n'aurais pas tenu le coup, je n'aurais pas su contrer. Si on ne m'avait pas porté confiance, si on ne m'avait pas considérée. Si on ne m'avait pas rencontrée. Grâce à Vincent, j'ai pu m'intéresser à moi-même sans craindre ni subir le jugement de l'autre. Prendre le temps de (me) voir. Je « dépassais » certains traumatismes et certains complexes, j'objectivais mes paradoxes, mes contradictions mes obsessions, appréhendais ma sensibilité. Je pouvais observer, en confiance, épanouir l'envergure de mon humanité, sans craindre que l'on m'arrêtât, m'enfermât, ou me drogue. Je pouvais désormais déranger sans redouter de déranger vraiment, ni de me croire « dérangée ». Je me souviens de mon premier rendez-vous avec Vincent comme si c'était hier. Je crois en la liberté, mais je ne suis pas sûre de pouvoir l'incarner. En fait, je ne suis pas sûre que la liberté existe vraiment, et pourtant elle m'obsède. Je rêve d'être libre, mais ma vie ne ressemble pas à celle d'une femme libre, et je m'en déssole. Est-ce que ça existe, la liberté ? Est-ce que ça existe vraiment ? Et si la liberté existe, est-ce que j'en suis capable, moi ? Est-ce que j'ai les épaules pour, les moyens ? J'avais osé exprimer ce que je taisais avec tant d'ardeur, et Vincent avait osé répondre. Oui, la liberté existe. Oui, la liberté s'incarne. J'avais dit, Oui, la semaine prochaine. Il avait dit, Je serai là. Vincent a bien été là. D'abord en cabinet la première année, puis par téléphone les deux années suivantes. Puis, quand j'en ai eu besoin. Ponctuellement. De son regard. Sur près de 20 ans. Fidèle à sa parole, philosophe, fantaisiste, en dialogue, profondément humain, accessible, là. Avec ses limites, sa personnalité, ses névroses, sa singularité, ses défauts aussi. Petit à petit, sincère ami, garant, complice.

Jusqu'à ce qu'un malaise se joue. Jusqu'au malentendu, et jusqu'à mon envol.

Il fait chaud. Je profite des dernières heures du soleil, des rares oiseaux, des bourgeons et du ciel, du silence, d'une bonne nuit de sommeil, avant de plonger dans l'univers psychiatrique.

Le rendez-vous avec le Zlass est fixé à 14h, à l'arrêt de tram Alsace Lorraine. Il fait beau.

- Ça va ?
- Oui, oui.
- Ça va aller Sarah.
- Oh putain, ce n'est pas gagné Zlass, tu le sais ?
- Je sais. Fais de ton mieux, après, on verra.
- Oui, merci.
- Arrête de me remercier !
- Si, merci putain ! Ce serait une torture sans toi, ou plutôt ce serait méga triste. Merci d'être là Zlassi, c'est bien plus sympa comme ça.

Je suis très fortement impressionnée par l'ampleur de la mission que je me suis moi-même fixée, libérer Musashi. J'ai du mal à y croire. J'ai peur. Je redoute que se rejoue ce qui s'était joué quelques années plus tôt, pour Pierre-Henri. Le souvenir de ce rendez-vous-simulacre, avec sa docteur psychiatre, dans le même hôpital, quelques années plus tôt. Hôpital psychiatrique dans lequel je m'étais alors interdit de jamais plus mettre un pied, tant ce rendez-vous m'avait affligée.

Alors que mon ami m'avait désignée *personne de confiance* avant même son arrivée (j'avais reçu à *Acoeur* une lettre de la prison, dans laquelle il me demandait de me présenter à l'hôpital psychiatrique 3 jours plus tard, pour signer le document, ce que j'avais fait, pour la première fois), j'avais mis plus de 10 jours à obtenir un rendez-vous avec un soignant, malgré mes appels quotidiens. J'avais été reçue quelques minutes seulement, dans le bureau des entrées. La psychiatre, assise à quelques centimètres de moi, une fesse sur le bureau, dominait littéralement l'entretien. Le rendez-vous de la honte, du mépris absolu des droits du patient, à rencontrer l'équipe soignante en présence de sa personne de confiance. *On n'a pas le temps, on traite l'urgence dans l'urgence*. Impossible d'obtenir un rendez-vous médical sérieux, avec Pierre-Henri, la docteure, un infirmier et moi-même. Impossible de convaincre la docteure de respecter ce droit du patient. Ici, la loi... Impossible donc de faire le point sur sa situation, de croiser nos regards, de communiquer, d'engager la confiance, d'impliquer le patient dans son soin, alors que Pierre-Henri en était à sa énième hospitalisation, et que son trouble s'enflammait trimestre après trimestre, année après année, témoignant de l'inefficacité du traitement et de la thérapie proposés.

L'hôpital psychiatrique de Saint-Égrève accueille ceux qui ne s'adaptent pas, ou plus. Ceux qui craquent. Ceux qui viennent de leur plein gré et ceux qui y sont forcés. Ceux qui ne s'intègrent pas, ne supportent plus. Ceux qui dérangent ou se pensent dérangés. Ceux qui s'inquiètent d'inquiéter, ou inquiètent l'ordre établi, la norme, les conventions, l'ordre social. Ici, on traite l'urgence de situations troublant l'ordre public, l'ordre social, l'ordre familial, l'ordre conjugal, pas la personne ni l'individu. Ici, on prend à charge d'éteindre ce qui

trouble : le patient. Injections, prescriptions, sur-médication, ordonnances, extinction. Ici regorge de flammes éteintes. Ici, on éteint tout. L'esprit, le corps. Néant juridique, néant éthique. Protocole de soin occulte, secret, tabou. La psychiatre ne me partagera aucune information relative au patient, malgré mon insistance. Questionner le traitement dispensé à l'hôpital, sa pertinence et son dosage, sa toxicité, était bien malvenu. Pourtant, Pierre-Henri se vidait, portait des couches, et avait déjà perdu 15 kilos en 10 jours.

Questionner c'est communiquer, rencontrer c'est s'exposer, répondre c'est entrer en dialogue. Ici, on ne s'expose pas, et on ne répond pas. Ici, il n'y a pas de causes et pas de conséquences. *On n'a pas le temps Madame, on traite l'urgence dans l'urgence.* Ici, il n'y a aucune perspective, sinon de déranger le moins possible, le moins longtemps. Ici on croise les doigts. *Madame, il n'y pas de raison de s'inquiéter.* De quoi pouvais-je bien m'inquiéter, sinon de l'état de santé et du moral de mon ami ? Des conséquences de son arrestation musclée par la police ? Des conséquences de la décision ahurissante de la juge de l'envoyer en prison, alors que j'avais renseigné la cour, dès mon arrivée à l'audience, avant sa comparution immédiate, *Monsieur est diagnostiqué bipolaire et n'a pas pris ses médicaments depuis 2 semaines. Il est attendu à l'hôpital psychiatrique, qui le recherche activement. Le préfet a mis en place son internement d'office. Il n'est pas dangereux, sa place n'est pas en prison.* La juge, de sa voix aigre, et comme parlant à un enfant de 6 ans, penchée vers lui et le sourire en coin, avait conclu l'audition publique ainsi : *Monsieur, nous avons bien compris que votre place n'était pas en prison mais à l'hôpital psychiatrique, où vous devez bénéficier de soins médicaux. Cependant, voilà ce*

que nous allons faire : vous allez quand même aller en prison, où vous séjournerez dans leur service psychiatrique, et nous laisserons le soin au médecin psychiatre de la prison de décider de la suite. Ici non plu, on n'écoute pas, on traite. De quoi pouvais-je bien m'inquiéter au point de solliciter un rendez-vous avec l'équipe soignante ? Des conséquences d'un jugement aussi absurde qu'abjecte ? Des conséquences de son incarcération ? Des conséquences de son internement, de celles de son enfermement en chambre d'isolement ? De son état psychologique ? De l'évidence d'un traitement inapproprié, et de l'intérêt d'en envisager un autre ? Du refus de me laisser le visiter sans raison donnée ? De l'absurdité d'envisager un soin sans dialogue, sans confiance, sans droits ? De la fréquence de ses hospitalisations ? Madame, Monsieur est sous contrainte de soin, s'il ne prend pas son traitement, il sera à nouveau interné. Il doit respecter la contrainte judiciaire à cet égard. Réjouissez-vous qu'il ne soit pas interné avec les dangereux criminels à Lyon car c'est là qu'il devrait être, mais ils n'ont plus de place, leurs services sont saturés, comme les nôtres d'ailleurs. J'avais osé demander, Mais comment ça avec les dangereux criminels ?! Mais qu'a t'il fait qui justifierait une telle mesure ? Monsieur a volé un couteau en plastique (à bout rond) à la cantine, pensant déboulonner une fenêtre et s'évader. Nous n'avons pas le temps, nos services sont saturés, nous manquons de personnel, nous n'avons pas les moyens. J'osais, Pourquoi Monsieur arrête-t-il régulièrement de prendre ses médicaments, sinon parce que le traitement comme la thérapie ne lui conviennent pas du tout ? Pourquoi n'organise-t-on pas un rendez-vous à ce sujet ? Comment se fait-il que l'on m'interdise de le visiter et pourquoi ne me

répond-on pas sur ce qui motive une telle décision, ni sur le protocole, ni sur les médicaments que vous lui prescrivez ? La docteure, irritée, me répétait une dernière fois, *Nous n'avons pas le temps, nos services sont saturés, nous n'avons pas assez de moyens, et pas assez de personnel.* Fin de l'entretien, avorté par la sonnerie de l'alarme du service voisin et l'intervention musclée du service d'ordre. 4 hommes costauds sont sortis d'une camionnette en uniforme, pénétrant en trombes le hall d'entrée de leurs lourdes chaussures. Panique soudaine de la psychiatre, aussitôt accourue, et disparue sans jamais revenir. Jamais, de toute son hospitalisation, on ne m'aura accordé le droit de le visiter, de m'entretenir avec lui, ni avec l'équipe soignante. Je venais déposer un sac de fringues à l'entrée, du tabac ou des livres, qui ne lui étaient pas même transmis. Il passait ses journées en blouse et en couche. Le combo médico-judiciaire m'avait horrifiée. Son avocate avait sollicité mon concours, me présentant comme seule issue possible de m'engager par écrit auprès de la cour, à prendre Pierre-Henri sous ma responsabilité jusqu'au procès. *C'est bien la seule façon possible de le sortir de là au plus vite, et de lui éviter de retourner en prison après l'hôpital, en attendant le procès.* Ce que j'avais alors fait, dans l'urgence, sous pression, et presque à contrecœur. *Je, soussignée Sarah Anton m'engage à prendre sous ma responsabilité Monsieur Pierre-Henri jusqu'au procès (7 jours sur 7, et 24 heures sur 24, et ce pendant près de 2 semaines).* C'est donc ce que nous avons fait, Pierre-Henri et moi, et qui s'est heureusement avéré bien moins contraignant que ce que je pensais. Pierre-Henri zombifié m'attristait, mais me portait sa confiance. Il montrait chaque jour qu'il mesurait le poids de ma responsabilité engagée, montrait son intention de ne pas m'encombrer, me

déchargeant de la vaisselle, cuisinant, et rongéant son frein jusqu'à l'audience finale. J'installais un couchage au salon et lui laissais la liberté de dormir avec moi ou au salon, de changer de lit autant de fois qu'il le désirait. Mais alors que le jugement était rendu, Monsieur écopait d'une amende de 1800 euros au près de la police nationale, pour avoir osé se débattre (à plat ventre menotté), bousculant (du bout du coude) un des agents. Monsieur était alors enjoint à continuer de respecter scrupuleusement la contrainte de soin médicaments et rendez-vous ordonnance mensuel), non moniteur serait à nouveau interne. J'apprenais avec dégoût et le plus amèrement du monde que mon courrier d'engagement à le prendre sous ma responsabilité n'avait jamais été transmis à la cour, puisqu'il n'avait jamais été nécessaire, sauf à l'avocate, pour la rassurer, elle, jusqu'au jugement.

- Musashi n'est pas dans la même situation.
- Je sais bien, je sais, mais j'ai peur.
- Ça va aller Sarah, ça va aller.
- Oui-oui. Je viens prendre le pouls. Je viens juste prendre le pouls. Celui de Musashi, celui du psychiatre et de l'équipe soignante. Je viens jute prendre le pouls, ensuite on verra.
- Courage, rejoins-moi quand tu as fini.

Musashi est dans la salle de musique et me reçoit sans se lever, il entonne un mantra, une guitare sur le ventre.

- Bonjour, comment ça va ?
- Ça va, merci, mais j'ai toujours du sang dans les selles.
- Encore ?
- Oui.
- Ils ne t'ont pas ausculté ?

- Non.

Je rappelle à Musashi que lors de l'entretien, il n'est pas question d'aborder son ressenti vis à vis de sa femme, mais de convaincre l'équipe soignante qu'il n'est ni fou ni paranoïaque, que sa place est dehors, qu'il sait écouter, entendre, répondre, et qu'il n'a pas besoin de médicaments. *Est-ce que c'est clair ? Oui, mais ma femme... Est-ce que c'est clair ?!* Je suis tout à coup extrêmement tendue. *Musashi, il nous reste 2 ou 3 minutes avant l'entretien ! C'est de toi dont on doit parler, de toi, de ta situation, et pas de ta femme, tu entends ? Ok. Est-ce que c'est bien clair ? Oui.*

J'ai peur. Peur de me tromper. Peur d'être folle de croire que mon ami n'est pas fou. Peur de voir un monde abject, méprisant, tout puissant, dangereux, menaçant et fou. Le mien, le nôtre. Peur de ne pas avoir les épaules, le talent, l'énergie, le temps. Peur de ne pas parvenir à contenir ma peur tant elle est grande. Peur de perdre mes moyens, de m'emporter, d'entrer en conflit, tant ma révolte gronde, tant je suis épuisée, tant je suis petite, tant je suis seule, et tant je suis irritée d'avoir accepté de me trouver dans une telle situation. Je suis en colère contre tout, contre moi bien sûr, moi qui ose croire que je pourrais jouer en sa faveur. Je pose mes mains sur mes cuisses et réclame le silence. Je souffle. Quand je rouvre les yeux, je m'efforce de sourire à Musashi, *On va y arriver, courage.*

L'infirmier psy nous ouvre la porte de la salle d'entretien, le docteur psychiatre le suit. Ils s'installent chacun à un bout de la pièce, face à face, Musashi et moi sur le canapé gris, entre eux deux. Le psy semble épuisé, ses yeux sont rouges, son

ton est las, lent, sa voix est basse. Je pense à Molière. Molière m'encourage. 40 minutes d'entretien. L'infirmier croise ses avant-bras entièrement tatoués et reste muet tout au long de l'entretien.

Je joue la clarté. Je connais le patient depuis 3 ans, pour l'avoir accueilli à Acoeur régulièrement, et pendant 4 mois en résidence de création artistique, au quotidien. J'ai travaillé avec lui, ou plutôt, nous avons partagé le même espace de travail. Notre relation est professionnelle et devenue amicale. Monsieur est artiste, agréable à vivre, responsable, calme, sympathique. Une tout autre culture ! Ponctuel, attentif, consciencieux, patient, efficient. Bien que son anglais soit rudimentaire, nous avons su mettre en place une communication de qualité, une certaine complicité, pour s'entendre, se comprendre et s'organiser au mieux.

L'ambassade du Japon a fait son effet, enjoignant l'équipe du service psychiatrique à la plus grande vigilance quant au respect des droits de Monsieur Musashi. *Mais yes ! J'en profite pour faire spectacle donc, bonne figure. Je joue l'intelligence, l'éloquence, la diplomatie, sincèrement, et malgré ma tension, ma colère et ma rage, de tout mon coeur. Je m'implique. Sur le contexte de sa situation actuelle, je précise. Musashi a donc fui son domicile pour les mêmes raisons qu'il l'avait déjà fuit il y a 2 ans : difficultés conjugales, complexité vertigineuse d'un couple qui ne s'est certainement jamais vraiment entendu, conflit culturel, conflit de valeurs, pression, menaces, stress, tension, violences. Relation toxique dont Musashi s'est extrait il y a près d'un mois. Il est hébergé par Thierry, dont je tais le nom de famille, des fois que le*

psychiatre ou l'infirmier le connaîtrait en qualité de patient. J'en viens alors aux perspectives : *bien qu'il soit sans logement fixe, sans revenus fixes, et bien qu'il ne parle pas encore français, j'assure qu'il est entouré, que nous l'accompagnons, Thierry et moi, et d'autres amis, que j'ose imaginer prêts à le soutenir, à lui venir en aide. Nous sommes une équipe autour de Monsieur. Il n'est pas seul.*

J'écoute le psychiatre. Sa langue est molle, désincarnée, lasse. Voix d'ascenseur. Je pense à mon oreille, à l'âge de 6 ans, découvrant, stupéfaite, dans l'énorme coquillage tendu par mon professeur de CP, le bruit du souffle de la mer, à l'infini. Je suis à l'écoute. Tout ce que dit le psychiatre est absolument consensuel. Je mesure combien la seule visite de l'ambassade du Japon a suffi à mettre en garde l'équipe psychiatrique des suites juridiques potentielles. J'imagine que l'équipe soignante n'a d'autre intérêt que d'évacuer le plus délicatement possible le cas potentiellement juridique de Musashi. Soit. J'écoute attentivement. J'interprète. J'explique à Musashi, savourant le ralenti soudain de mon débit de parole. Je reformule, autant de fois qu'il le faut. Je rassure leur patient comme une bonne amie, et le psy, par la même occasion. Je ne poserai pas problème, je n'accuserai personne, je ne questionnerai ni leur protocole de merde, ni leur autorité toute puissante. Grâce à la confiance de Musashi, nous donnons là une démonstration aux soit-disant-soignants de mon cul, *Hey les man ! Regardez bien comme ce n'est pas compliqué, bande de nazes !* S'ils m'entendaient penser, les soit-disant-soignants me diraient qu'ils n'ont pas le temps justement, que c'est très compliqué alors d'en consacrer à leurs patients, qu'ils sont débordés, que leur service est saturé, je connais la chanson. Qu'ils ne peuvent

hélas s'occuper de personne dignement, dans de telles conditions. Ils avoueraient combien leurs conditions de travail sont indignes, tout autant que les « soins » qu'ils dispensent, qu'ils n'ont pas de moyens, que c'est impossible à vivre pour le patient, et pour eux-mêmes. *Mais yo ! Mais c'est quoi cette blague létale, pour chaque partie ? Mais qu'est-ce que vous foutez-là, putain ?* Ils me diraient alors : *Mais il faut bien qu'on vive, Madame !* Ils en viendraient invariablement à accuser leurs supérieurs, l'institution, les politiques et l'état, le système, des conditions déplorables de la psychiatrie française, et celle du CHAI en particulier. Je leur répondrais volontiers que mieux vaut s'occuper dignement, de tout son coeur, de quelques personnes, plutôt que de perpétrer un système absurde, d'accompagner si violemment, en enfer, un si grand nombre.

Je reste calme, douce et ferme. Il est temps de conclure. Je sais que l'anglais dont j'use est compris par le docteur comme l'infirmier psy, et je fais en sorte qu'il le soit. Je me réjouis du silence qui nous entoure, Musashi et moi. Nous faisons donc spectacle. *Voilà le temps qu'il nous faut les man, voilà l'effort de communication indispensable au dialogue, voilà la réalité d'un soin premier, de base, primordial, voilà l'outil, bande de nazes !* J'interprète. *Tu es en observation. Ta femme ayant demandé ton hospitalisation d'office, il va falloir être patient avant que la situation ne se débloque. Il est question pour le médecin de décider de la nécessité d'un traitement psychiatrique médical sous contrainte, pour les deux prochaines années à venir, ou de ta libération. Pour l'instant, ils acceptent ton refus de prendre des médicaments, te gardent encore en observation. Pour 1 mois en tout. Il s'agit donc de rester ici encore 20 jours.* Musashi répète, le souffle

court, *Oh my God ! Oh my God !* Je touche du bout de mon pied droit le sien, *Ah non Musashi, pas Dieu, putain, pas là !* Il se calme tout à coup. J'ai bien peur qu'en France, on considère la foi comme une passion, et la passion comme une maladie. Je prends sa main, j'appelle son regard. *Regarde-moi Musashi.* J'insiste. *Regarde-moi !* Le contact se fait, il me sourit timidement. Le psy et l'infirmier sont attentifs, suspendus, impatientes. Je suis affective. Je prends sa main. *Ça va aller, c'est difficile, mais ça va aller. Profite de ce temps pour te reposer, pour faire le point. Tu es ici en sécurité, tu n'es pas seul, tu peux faire un break, laisser aller. Ça va aller.* Le patient est donc invité à être patient. L'entretien est fini. Mais avant que l'infirmier et le psy ne nous laissent seuls, je prends tout à coup un ton très ferme, *Messieurs, Musashi se plaint depuis 5 jours déjà de sang dans ses selles, et n'a toujours pas été pris en charge à ce sujet.* Le psy semble se réveiller tout à coup. *Comment ? Un médecin viendra le visiter dans l'heure !* Seuls dans la salle, nous nous hugons généreusement. Musashi lâche plusieurs longs soupirs de soulagement. Nous murmurons. Je le serre fort contre moi en me marrant, *Putain d'merde !* Nous savons que nous avons démontré que Musashi n'est ni dangereux, ni fou, ni paranoïaque, qu'il prête sa confiance. Et qu'il est entouré.

Dans la cour, sur un banc, je félicite Musashi et l'invite encore à considérer cette épreuve comme une aventure, une expérience positive, nouvelle, inédite, un défi. *Une expérience artistique, enrichissante et spirituelle aussi. Et sociale, politique. Tu seras plus fort, man !* Je le remercie de sa confiance. *On a assuré ! Le docteur accepte ton refus de prendre des médicaments ! Yo ! Il s'agit d'être patient désormais, encore. Je suis là, et Thierry aussi, et Zlass, et*

même BB prie pour toi, Mushi ! On va y arriver. Merci Sarah. Larmes. Deux infirmières nous coupent brutalement. Sans un sourire et sans même nous regarder dans les yeux, Monsieur, le docteur vous attend ! Comme si ce n'était pas Musashi qui attendait depuis 10 jours qu'un docteur daignât l'ausculter. Très bien ! dis-je énergiquement. Je le serre dans mes bras quelques secondes, ce qui semble irriter les infirmières qui s'impatientent. *Ça va aller. S'il te plait, embrasse Thierry pour moi ! Ce sera fait !*

Le Zlass m'attend à la cafétéria. Il tient compagnie à Pierre-Henri, silencieux. Le soleil cogne fort. Ils sont tranquilles. BB m'appelle pour prendre des nouvelles, curieuse de savoir comment s'est passé le rendez-vous. Je sais qu'à l'heure du rendez-vous, BB priait pour nous, je la remercie. *C'est bien Sarah, c'est bien, maintenant, détends-toi. Et Pierre-Henri ? Tu l'as vu ? Comment va-t-il ? Tu as vu Pierre-Henri ?* Sur cette dernière question, je ne réponds que vaguement, *Il va, je suis avec lui et Zlass justement, je te laisse, on t'embrasse, bisous !* Alors que je raconte brièvement la tenue de l'entretien au Zlass, Pierre-Henri pâlit.

Une émotion complexe s'épanouit en moi. Je suis considérablement affectée par la situation de Musashi, de l'intensité de ma rage aussi. Musashi à qui l'on demande de supporter l'enfermement sans broncher, aussi injustes et abusives soient les raisons et les conditions de son internement. Aussi risqué soit l'épreuve de cette grande injustice. Je sens tout le poids de l'attente, peut-être 20 jours encore, et prie la vie qu'elle lui accorde la force de supporter. Zlass m'embrasse et pose une main sur mon épaule, *Tu as fait de ton mieux Sarah, maintenant, repos, ça va aller.*

Je rentre tranquillement, traversant la place Victor Hugo, la place Grenette, la place aux Herbes, pensant alors rejoindre la place de la Cimaise pour un verre en terrasse, mais rentre finalement chez moi, tant je suis éprouvée. Je m'allonge tout du long sur mon tapis, au bord des larmes. Je respire, allonge ma respiration, observe, tant que faire se peut, ce qui m'étreint le coeur. *Pierre-Henri, tendre ami, Pierre-Henri, patient, cher ami.* Je m'endors.

À 19h00, un coup de fil de BB me réveille, elle craque. BB pleure à chaudes larmes. *C'est tellement dur, putain ! Oui, c'est très très dur chérie, oui !* Je pleure aussi. *Je n'en peux plus putain ! Moi non plus, chérie, moi non plus !* Craquage. *Mais putain mais pourquoi, pourquoi, pourquoi ??? Je ne sais pas, c'est très cruel, c'est carrément injuste, c'est absurde, c'est vraiment très dur chérie.* Nous pleurons donc de concert. Évacuation lacrymale synchronisée. Tant de stress, tant de risques, tant de menaces. Effroi face à l'avenir. Tant d'impuissance, et pourtant tant d'espoirs. Et toujours tant d'épreuves. C'est si fort, si intense. Peur, colère, indignation s'enchaînent.

- C'est la merde ! Moi qui pensais écrire un journal d'artiste relatif à mon travail ar-tis-tique, à l'expérience *Acoeur*, à la série *Revolt!*, à ma trajectoire, c'est loupé ! Voilà que j'écris en direct live l'aventure d'un quotidien trash, crash, putain !
- Hahaha !
- Tu ris BB ! Mais youpi yeah ! Mais c'est effrayant ! C'est tout ce que j'ai toujours redouté partager, c'est pour ça que je n'écrivais pas, encore moins le journal du quotidien d'un cas social dédié au cas social...

- Et médical ! Hahaha !
- Hahaha !
- Et psychiatrique !
- Oh putain ! C'délire !
- Hahaha !
- Mais meerde !
- Dis-toi qu'au moins, on ne s'embête pas !
- Hahaha !
- Hahaha !
- ...
- ...
- Sauf que je n'arrive plus à écrire.
- Merde !
- Tu l'as dit...
- Mais pourquoi ?
- C'est trop dur BB. Imagine un instant que quand j'écris, je
doive supporter de revivre la scène encore une fois, deux
fois, trois, quatre, cinq fois, dix fois, jusqu'à ce que ce soit
écrit. Je me pose mille questions. Comment dire ?
Comment être juste ? Comment ne blesser personne ?
- Tu changes les noms ! Tu es libre !
- C'est laborieux, bouleversant, vertigineux...
- Thérapeutique ?
- Peut-être, mais la peinture aussi c'est thérapeutique,
comme la musique, la marche, et ne m'exposent pas
autant. Je me fais des vertiges devant l'écran.
- Fais une pause !
- Je n'y arrive pas. Pas vraiment.
- Mais, tu ne peux pas écrire sur autre chose ? Un souvenir
heureux, ou un fantasme, un rêve, ou un désir ?
- Peut-être. Tu as raison. Oh, merci BB !
- Merci aussi, Sarah !

- Rock 'n roll ?
- Rock 'n roll !

Je rêverais d'accompagner BB au bout de sa vie, mais je sais que nous sommes sur le point de rompre, et je doute que la rupture soit jolie. Je rêverais d'accepter d'être sa soeur, dévouée, 24 heures sur 24, à son entière disposition, mais je ne peux pas. Malgré tout l'amour et malgré toute la bonne volonté. Je crois qu'aucune soeur ne le peut. Pas sans un emploi du temps. Pas sans que l'on ne respecte ses besoins. *Aucune de nous ne doit être sacrifiée. Aucune de nous ne doit être sacrifiée.*